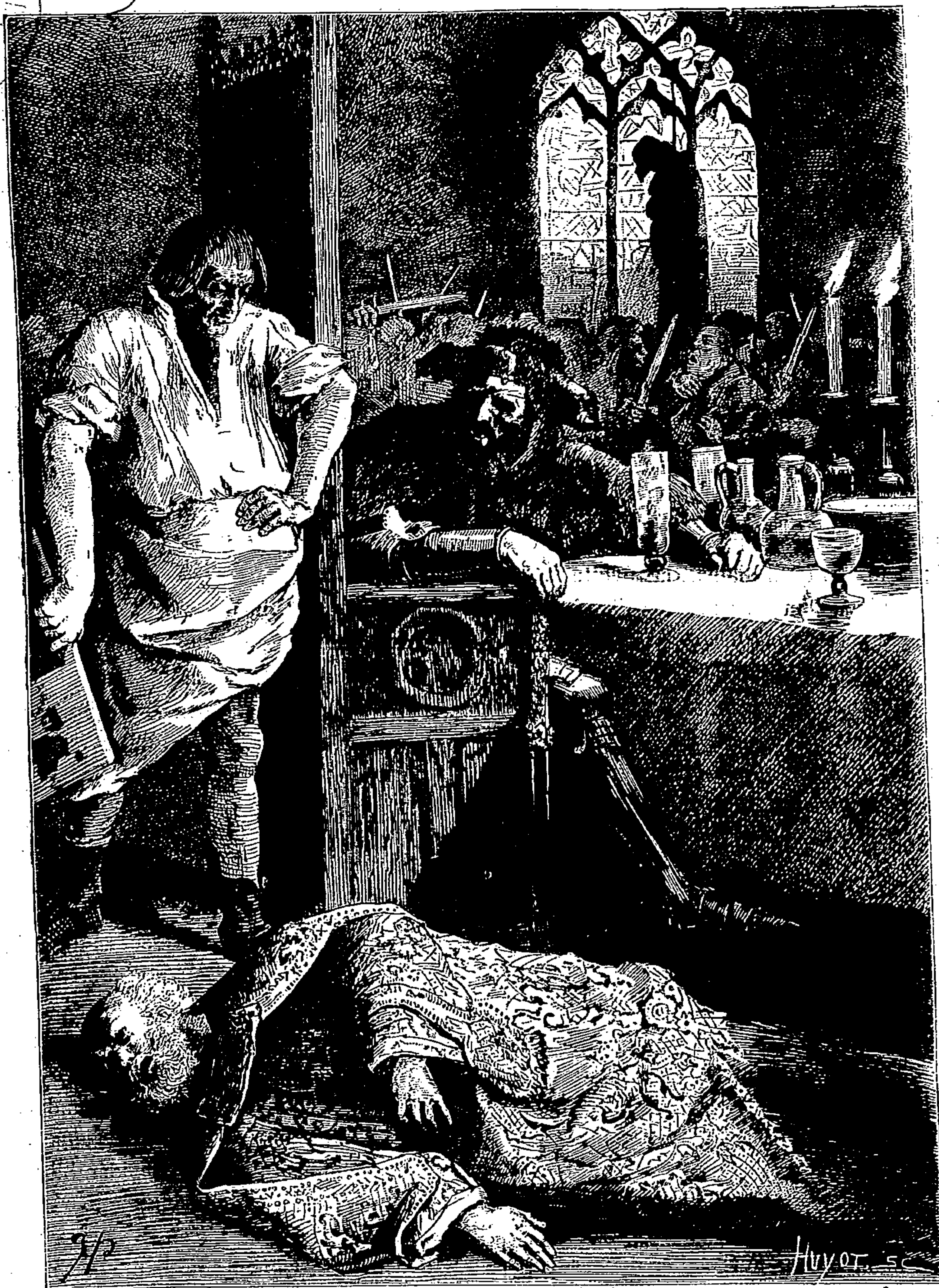




Meurtre de l'évêque de Liège.

MEURTRE DE L'ÉVÊQUE DE LIÈGE

Cet événement tragique qui répandit le trouble et l'effroi dans le pays de Flandre, et fit, dit-on, frissonner d'horreur tous les peuples de la chrétienté, eut lieu en 1482.

Le pays de Liège comprenait le territoire placé entre le Brabant, la Meuse, le comté de Namur et les provinces de Gueldre et de Luxembourg.

On y comptait vingt-quatre villes closes et plus de quinze cents villages. Ce pays avait pour capitale

Liège, cité fort riche, située dans une agréable vallée, et pour souverain l'évêque de cette ville. Le prélat dont il s'agit ici se nomme Louis de Bourbon.

C'était le cinquième des enfants de Charles I^{er} duc de Bourgogne et d'Agnès de Bourgogne; le cousin du roi de France, l'oncle du duc d'Autriche, le cousin germain du duc de Bourgogne.

Il est dit des Liégeois de ce temps-là : « Rien n'était si variable et si désordonné que ce peuple de Liège; » et encore : « Il n'y avait pas de peuple plus difficile à gouverner, et entendant si mal la raison que ces gens de Liège. Ils conduisaient toutes leurs affaires avec désordre et imprudence. » Ainsi le souverain devait trou-

par des hommes pour qui je ne pourrai jamais rien faire et que probablement je ne reverrai jamais.

« — Voici, me disait-on, un livre qu'il n'est plus aisé de trouver et qui peut-être vous intéressera : soyez assez bon pour le garder en mémoire de nous.

« — Voilà un manuscrit qui renferme quelques bons enseignements; nous n'en avons nul besoin, mais il peut vous être utile : vous nous feriez grand plaisir si vous vouliez l'emporter.

« — Pardonnez-nous l'exiguïté de notre dîner, me disait un aimable Montevidéen en tirant de son armoire une dernière bouteille de vin de Madère; et si vraiment vous ne vous trouvez pas trop mal au milieu de nous, donnez-nous-en une preuve en revenant bientôt. Votre couvert sera chaque jour mis sur notre table. »

Certes, des Yankees auraient peut-être brisé plus tôt le cercle de fer que le magnanime président Oribe resserrait tous les jours; peut-être se seraient-ils montrés plus industriels, mais auraient-ils tenu le même langage? auraient-ils fait preuve de la même gaieté? auraient-ils surtout conservé au milieu de leurs malheurs la même urbanité, la même égalité d'âme? J'en doute. Eh bien, en définitive, les jouissances de la vie sociale et les doux échanges de sentiments affectueux, tout cela ne vaut-il pas mieux, braves Yankees, que les conquêtes de vos machines et la manipulation de vos bank-notes?

OSCAR HAVARD.

FIN.

LE HÉRISSEAU

Un jour, — c'est du plus loin qu'il m'en souvient, — je chassais, ou plutôt dire, je flânais sur les hauteurs de Saint-Valery-sur-Somme en compagnie de celle qui porte mon nom et de ma bonne chienne de chasse Chloé, — laquelle a vécu dix-neuf ans, — lorsque cette excellente bête, disparue un moment dans un épais fourré d'ajoncs, me rapporta un énorme boule dans sa gueule et vint la déposer à mes pieds.

Je regardai avec soin cet objet inconnu.

C'était un hérisson. Pelotonnée, n'offrant, que des piquants au toucher, la bête, se voyant prise, avait enfoui son museau de cochon de lait entre ses jambes, et cependant Chloé, — quel admirable instinct! — n'avait pas hésité à la happer entre ses dents.

Je flâtais mon auxiliaire cynégétique qui aboyait avec fureur et cherchait à mordiller le hérisson qui ne bougeait mais...

Il y avait une mare à quelque pas de l'endroit où nous nous trouvions : j'y poussai du bout de la botte l'animal qui ne cherchait pas à fuir et je le lançai au beau milieu de l'eau croupissante. Après avoir fait un plongeon, le hérisson s'étira et nous le vîmes nager lente-

ment du côté opposé, comme s'il eût deviné la place où nous, — ses ennemis, — nous nous tenions pour l'empêcher de fuir.

Seulement Chloé se trouvait toujours à l'endroit où le hérisson allait mettre pied à terre et l'animal craintif, rebroussant chemin au milieu des roseaux, désirait fort se cacher dans un trou, si faire se pouvait.

Après une demi-heure de ce passe-temps drôlatique, je rappelai Chloé, et ma femme et moi nous prîmes le chemin de l'hôtel : c'était l'heure du déjeuner.

Le hérisson, tout petit animal privé d'agilité, mais fourni d'une carapace, — qui lui donne une extrême ressemblance avec une énorme châtaigne, — n'est point paresseux par nature, mais son organisation ne lui permet de faire preuve d'existence que la nuit : il ne quitte jamais volontairement les broussailles ou le buisson épais pendant le jour, car c'est là qu'est son fort, son refuge assuré.

Toute la nuit il est en route et quand un renard ou un chien l'attaquent, sa suprême ressource est de se pelotonner et de lâcher... les écluses... Or l'eau qu'il répand n'a pas précisément l'odeur de la tubéreuse ou de la rose thé.

Le hérisson s'accouple au printemps et met bas vers la fin de juin quatre ou cinq petits déjà munis de piquants, mais ceux-ci sont mous comme les plumes nouvelles d'un caneton. Les fouines, les putois, les renards sont très friands de ces morceaux délicats, mais la mère *hérisonne* est là qui les couvre de ses piquants, au moindre danger.

On assure, — parmi les naturalistes, — que les hérissons dorment tout l'hiver, qu'ils font leur provision d'hiver comme la fourmi ou la marmotte, et cependant, de mémoire de chasseur ou de garde, on n'a jamais pu trouver de *garde-manger* de hérisson.

Pendant la belle saison les hérissons se cachent dans les buissons touffus, les fossés secs où la feuille morte est amoncelée, et c'est là que les bons chiens, — ceux qui fourraillent avec soin, — les retrouvent et les attaquent.

Il en est peu cependant qui osent — comme le fit Chloé — happer le hérisson pelotonné en forme de boule par une contraction des muscles tellement grande qu'il serait plus facile de briser les membres d'un de ces animaux que de les détirer.

Lorsque le hérisson marche sans appréhension, ses piquants restent courbés sur son dos et ont l'apparence de poil lisse des autres animaux. Mais vienne le danger, ses pointes se dressent, se croisent et se dirigent dans tous les sens. C'est un porc-épic en miniature.

Qui s'y frotte s'y pique.

Dans les campagnes on dit généralement qu'il y a deux espèces de hérissons, dont l'une aurait un museau de chien, l'autre un groin de cochon. Ce dernier seul serait bon à manger.

Nous avons bien souvent, mes camarades de chasse

et moi, rencontré et ramassé des hérissons pendant nos chasses autour de Paris et même plus loin, mais tous ces animaux avaient des nez de pourceau et nous les donnions, invariablement, à nos rabatteurs qui les écorchaient et les faisaient sauter en gibelotte. Une fois il m'arriva de goûter à ce plat que ni le *Marquis Chic*, ni le *Comte de Tournebroche* ne recommandent à leurs lecteurs, et quoique j'y portasse mes lèvres avec répugnance, je ne pus m'empêcher de convenir que le hérisson était un mets comestible très palatable.

D'aucuns disent que le hérisson est un animal nuisible, et cependant cette petite bête vit de coléoptères,

de hannetons, de vers, de racines, de fruits tombés par terre ; mais... on affirme, autour des fermes giboyeuses, que quand l'animal-châtaigne ne trouve pas ce qu'il mange d'ordinaire, il va fouiller des rabouillères pour y dévorer des lapereaux, et qu'on l'a vu pénétrer dans les buissons afin d'y découvrir des levrauts. On va

même jusqu'à les accuser de quêter les alouettes endormies dans les sillons, les perdreaux rassemblés autour de leur mère, qu'ils surprennent et engloutissent bel et bien dans leurs estomacs de gourmands.

J'avoue que je n'ai jamais rien aperçu de pareil. Quoi qu'il en soit, je me tiens pour certain que le proverbe a du bon qui dit : Méfiance vaut sûreté.

BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL.

LA BANQUEROUTE DE LAW

(Voir page 18.)

C'est dans ce but que l'on répandait à profusion des annonces pompeuses, illustrées de gravures représentant des sites et des sauvages du Mississippi. « On y voit, — disait la légende d'une de ces gravures, — des montagnes remplies d'or et d'argent, de cuivre, de plomb, de vif-argent. Comme ces métaux sont très communs et que les sauvages n'en soupçonnent pas la valeur, ils troquent des morceaux d'or ou d'argent pour des marchandises d'Europe, comme couteaux, marmites, broches ou petits miroirs, ou même un peu d'eau-de-vie. »

Ces contes à dormir debout, ces réclames que l'on dirait sœurs des hableries que les racoleurs débitaient sur le Pont-Neuf et sur le quai de la Ferraille, étaient crus avec une fois aveugle, adoptés avec un enthousiasme extraordinaire. Grâce à l'exaltation naturelle des esprits et à cette *furia* que le Français met au service de toute idée entraînant, bonne ou mauvaise, héroïque ou ridicule, les manœuvres employées par Law eurent un succès prodigieux, qui dépassa toutes ses prévisions et toutes ses espérances.

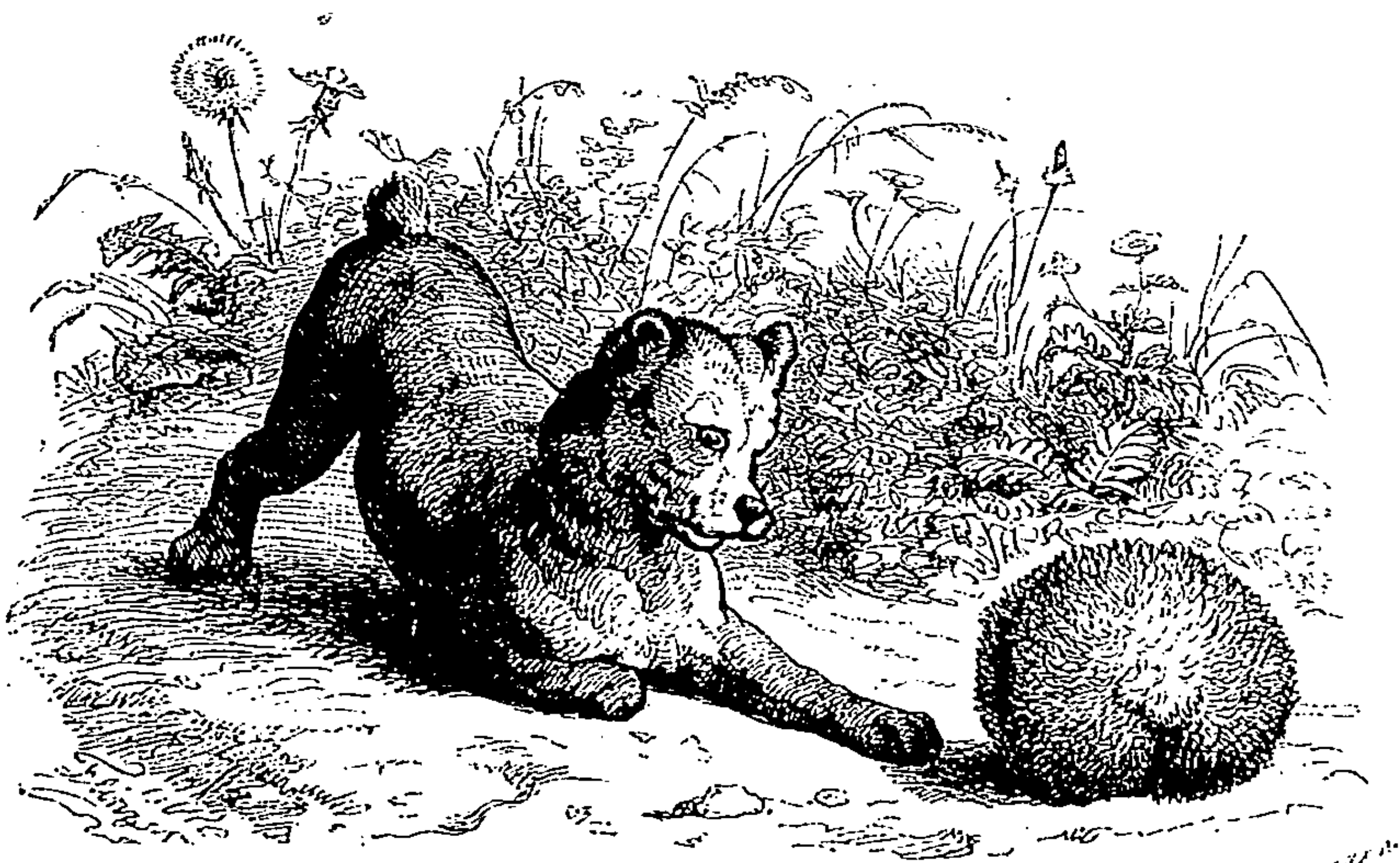
A partir du mois d'août 1719, les actions de la Compagnie des Indes s'élevèrent à des taux fabuleux. Ce

fut alors que la petite, obscure et sale rue Quincampoix devint le théâtre de cet agiotage effréné qui en a fait une rue à jamais historique.

Habitée depuis la fin du XVII^e siècle par des banquiers, des gens d'affaires et des prêteurs à la petite semaine, cette rue, une des plus anciennes de Paris, semblait

naturellement destinée au spectacle qu'elle donna à la France entière pendant quelques mois. Ses habitants avaient pris une grande part aux négociations de l'*Occident*, des filles et des petites-filles, et la rue Quincampoix s'était improvisée en une espèce de Bourse où l'on trafiquait du papier vieux et nouveau. L'affluence y devint prodigieuse à partir du 12 septembre 1719, jour de l'ouverture de l'emprunt de 1.500 millions. Dès le matin, la foule des spéculateurs s'entassait dans cette rue, qu'on avait surnommée *le Mississippi*. Bientôt l'encombrement devint tel que toute la rue fut affectée à des bureaux et que les moindres réduits rapportèrent à leurs propriétaires des sommes incroyables. Qui ne connaît l'histoire de ce bossu dont le dos servait de table à signatures aux spéculateurs de la rue Quincampoix et qui s'enrichit à ce métier ? C'était une cohue, un pêle-mêle inimaginable. Des magistrats, des femmes titrées y coudoyaient des laquais, des porteurs d'eau et des femmes de la halle. En même temps, mille intrigues s'agitaient autour de Law.

« Law, — dit Saint-Simon, — faisait toujours merveilles avec son Mississippi. On avait fait comme une langue pour entendre ce manège et pour savoir s'y conduire, que je n'entreprendrai pas d'expliquer...



Le chien et le hérisson.